

*Allocution
de Madame Louise Weiss,
doyenne et membre du Parlement
Européen*

Dans son merveilleux discours le Président Cazaux vient de dire qu'il avait eu une présidence éphémère dans la république des lettres, mais cette présidence a continué officieusement, et aucun homme de lettres, aucune femme de lettres ne peut résister à son appel. Lorsqu'il m'a fait l'honneur de me demander de m'associer à l'hommage que nous rendons ce soir à Monsieur Deleu, j'en ai été profondément touchée et je n'ai pas eu l'idée même une seconde qu'un tel rôle pouvait être refusé. Et puis, je me suis dit que peut-être cette demande qu'il venait de transmettre, émanait aussi du souvenir commun, si merveilleux, si chaleureux que nous avons gardé d'un séjour passé ensemble à Anvers où on a eu l'idée de créer un Sénat d'honneur européen dont lui et moi sommes membres; et donc nous nous retrouvons là dans une collégialité un peu différente que celle des lettres mais qui est tout de même sous le signe de la culture et de l'Europe. Ces deux signes que notre lauréat d'aujourd'hui comprend mieux que personne, il les honore à sa façon, par cette revue superbe, *Septentrion*, qui respire en même temps que l'amour patriotique, natal je dirais, du néerlandais, l'amour de la langue française que nous partageons tous.

Je n'ai pas de grands mots à ajouter à tout ce que Monsieur Cazaux vient si éloquemment de nous exposer sur l'histoire du néerlandais, sur le rôle joué politiquement et spirituellement par les Flandres dans l'histoire de l'Europe. C'est tout de même dans un local réchauffé par un poêle hollandais, néerlandais en tous les cas, que Descartes a pu écrire ses immortelles pages, et ce Prix Descartes ne pouvait pas être décerné avec plus de pertinence qu'à Monsieur Jozef Deleu, ce soir.

Je ne voudrais pas terminer ma très courte allocution et mes remerciements chaleureux à mon cher Président Cazaux ainsi qu'à cette éminente assemblée sans vous faire part d'une profonde détresse comme Européenne. Au Parlement Européen je fais partie de tous les organismes qui essaient de défendre la culture de notre Europe. Je pense à la remarquable association du Prince Otto de Habsbourg pour la défense de la langue française, je pense au Président

Pilini de la Commission de la Culture dont je fais partie et qui accueille au sein de notre commission tous les défenseurs des langues européennes et je constate que ces langues sont en détresse. Je ne puis écouter Strasbourg sans me demander combien de temps durera encore l'usage de la langue française dans le monde, même l'usage de la langue de Shakespeare qui est abîmée et, je dirais, polluée par les distorsions américaines, combien de temps durera l'allemand, à plus forte raison combien de temps durera le néerlandais? Nous sommes submergés par une sorte de langue internationale sans art ni style que l'on appelle basique, mot affreux et qui est à base, en effet, anglo-américaine mais surtout américaine.

Pourquoi? C'est parce que toutes les techniques de pointe de la télématique, des médias, des transports aériens et de mille autres aspects de notre civilisation ne peuvent être saisis actuellement que par des gens qui comprennent une langue qui est complètement étrangère et qui est inscrite dans les machines, dans les codes de ces machines et qui, peu à peu, tue notre culture, notre style, notre art pour s'imposer d'une façon presque irrésistible grâce à leur universalité. Et là, je voudrais qu'on réfléchisse très profondément à cette impression d'angoisse qui, je crois, est partagée par tous ceux qui comme moi-même sont passionnés de culture européenne.

Nous sommes dans un très grand danger du fait des machines, du fait de la technique actuelle qui régit le monde, du fait que si l'on ne connaît pas cette langue basique qui m'apparaît comme un charabia, eh bien, on est en dehors des possibilités que vous offre le progrès, soit en lançant des satellites, soit en vous communiquant immédiatement le fait le plus lointain qui vient de se produire dans le monde, en le photographiant, en le transmettant, soit en calculant d'une façon extraordinaire toutes les données dont nous avons besoin pour continuer ce progrès qui me semble si cruel pour les langues qui nous sont aussi chères que père et mère. C'est cette impression-là que je voulais vous communiquer et je crois que nous ne faisons peut-être pas l'effort de nous défendre, ou que nous n'avons peut-être pas les moyens de

vraiment nous défendre et que l'une des tâches de l'Europe est certainement de donner de la force à la pérennité de nos cultures dont l'une est défendue avec brio et foi par notre lauréat d'aujourd'hui auquel je vais remettre cette belle médaille de Descartes en saluant comme vous tous le philosophe au poète néerlandais qui, grâce à la chaleur de ce poète, a pu, en paix, nous exprimer une philosophie qui reste la nôtre. J'évoque devant vous toutes ces pensées avec l'affection qui me lie à ceux qui veulent faire l'Europe et qui sont spirituellement absolument conscients de ce danger, danger qui empêche une volonté politique de naître parce qu'il n'y a plus cette identité culturelle du temps de Descartes, où l'on parlait latin, et que cette identité, mon Dieu, elle se reconstituera un jour autour d'une langue basique dont il ne savait pas les premiers mots et moi non plus. Alors, voilà ce que je voulais dire dans ma vision du futur de l'Europe et avant de procéder à ce très cher, très profond et très chaleureux devoir qui est de remettre cette médaille à notre éminent lauréat. ❁

L'allocution de Madame Louise Weiss est reproduite d'après un simple enregistrement sans corrections de l'auteur.